

PROLOGUE

Capri, 1^{er} avril

Tout a une fin. L'amour, la haine, la trahison. La cupidité, la soif de pouvoir, le réconfort de la religion. Au moment ultime, nous sombrons tous, même les bâtisseurs d'empire et les princes des ténèbres. Et, dans le silence de la tombe, chacun reçoit ce qu'il mérite.

Confiant que son heure n'a pas encore sonné, il monte dans le petit bus de Piazzeta Vittoria pour effectuer la vertigineuse descente jusqu'au village de Capri. A côté du chauffeur, la boîte métallique reste obstinément fermée. L'homme refuse d'encaisser le prix des billets. C'est sa façon à lui de faire grève pour exiger une augmentation de salaire. A Capri on ne manifeste pas en défilant le poing levé ; la revendication se fait dans le calme et la dignité.

Le bus s'élanche sur la route escarpée, prenant les virages à une vitesse affolante, tandis que les camions qui arrivent en face semblent vous foncer dessus comme s'ils voulaient vous embrasser. D'un côté de la route, les bougainvilliers étalent leurs fleurs flamboyantes, de l'autre, la baie de Naples miroite

au soleil. Çà et là, nichée à même la roche, on aperçoit une petite statue de la Vierge auréolée de fleurs fanées. Il a visité l'atelier – non loin du cimetière d'Anacapri – où ces statues de plâtre au regard vide sont grossièrement moulées avant d'être façonnées au couteau, puis peintes à la main. Parmi les passagers, nombreuses sont les femmes à faire le signe de croix quand le bus passe devant un de ces sanctuaires marquant l'endroit où un piéton a été fauché.

Toutes les banquettes de skaï orange sont occupées. Sacs et cabas serrés entre les genoux nus. Longs cheveux flottant dans l'air chaud. Bribes d'italien chantantes comme des airs d'opéra, aboiements germaniques rauques et brutaux.

Traces de doigts sur les vitres et les pilastres chromés, balancement des corps soumis aux forces de la gravitation. Debout, il observe par la fenêtre le ciel sans nuages, la mer de cobalt, les bateaux de plaisance. Un bateau-bus plein à craquer trace un sillon net comme un coup de sabre dans la baie de Naples.

Tandis qu'il suit le bateau des yeux, l'image du port de Mergellina lui revient, la dernière chose réelle dont il se souvienne. Il avait pris la navette maritime de onze heures et fendait la baie à toute vapeur, quand la bouillonnante ville de Naples s'était fondue dans la brume de chaleur, et les falaises escarpées de Capri étaient apparues comme surgies des profondeurs de sa mémoire, le propulsant dans un territoire où le temps avait cessé d'exister.

Il avait l'impression de voir le rivage tel que César Auguste l'avait connu deux mille ans plus tôt. Au même instant, il avait aperçu la Villa Jovis, perchée tout en haut de la corniche, et s'était projeté, de façon presque inconsciente, dans le passé et le futur de ce

palais de pierre et d'herbe, et les sublimes vestiges de ses thermes romains.

Debout à la proue d'une goélette, un jeune homme, profitant de la température étonnamment clémente de ce printemps, plonge dans la mer sombre.

Un bref jet d'écume blanche, puis sa tête blonde refait surface. Il essuie l'eau qui ruisselle de son nez aquilin et agite la main en direction d'une femme debout sur le pont en teck.

Fermement carrée sur ses deux pieds, la femme arbore de grandes lunettes de soleil et un chapeau de paille qu'elle retient d'une main pour empêcher le vent de l'emporter. Son maillot de bain consiste en trois minuscules triangles de tissu jaune.

Il n'est pas encore onze heures, mais il a déjà la nuque moite. Un filet de transpiration se glisse comme un serpent le long de son épine dorsale. Son visage le démange. Le bus prend un virage à la corde, projetant un corps contre le sien.

Il se retourne. Une fille de dix-huit ou dix-neuf ans, vêtue d'une affriolante minijupe turquoise et d'un bustier en lycra vert acide qui ne cache pas grand-chose de ses formes. La courbe parfaite d'un bras bronzé et, dessous, le creux lisse d'une aisselle qui plonge inexorablement vers le renflement voluptueux de ses jeunes seins.

A la fois vulnérable et totalement inaccessible, la fille semble faire partie d'une autre vie, d'un autre univers. N'empêche, il laisse errer son regard sur les vallons de chair nimbés d'un fin voile de rosée d'où émane un frais parfum de citron. Une longue mèche de cheveux bruns cache partiellement le visage de la fille, mais il entrevoit une paire d'yeux café et une bouche généreuse à la Sophia Loren.

Et son cul. Bon Dieu, que les filles d'ici ont de jolis culs ! Même leurs mères. Monter et descendre ces falaises escarpées. Jour et nuit. Ça vaut tous les steps du monde.

De nos jours, les Romains dédaignent les Napolitaines qu'ils considèrent comme des ploucs. Mais ils ne savent pas ce qu'ils perdent.

Une profonde mélancolie s'empare soudain de lui. Cette fille lui fait l'effet d'un aimant, le pôle magnétique auquel il s'est habitué depuis si longtemps.

Avec la ferveur d'un biologiste qui vient de découvrir une espèce nouvelle, il étudie le duvet soyeux sur son avant-bras quand elle lève une main délicate pour redéployer l'épaisse cascade de ses cheveux, révélant une longue nuque gracieuse de créature marine.

Cette fille a la fraîcheur d'une *spremuta*¹. Il voudrait la prendre par la main, sentir le balancement de ses hanches, écouter la musique de ses jambes agiles tandis qu'ils marcheraient côte à côte dans les allées paisibles du cimetière sur la colline. Ils s'arrêteraient pour observer en silence les femmes à genoux, récurant le caveau familial à grand renfort d'eau savonneuse, puis disposant des fleurs fraîches dans des vases verts scellés dans le marbre par des anneaux de fer forgé.

Comme il aimerait ça, et comme elle s'ennuierait – ce genre de fille ne carbure qu'au *macchiato*² et au lèche-vitrine.

Il laisse ses pensées la caresser comme le ferait la main d'un amant, même si elle semble ne pas le voir. Elle fait éclater une bulle de chewing-gum entre ses lèvres humides.

1. Jus de fruit pressé. (NDT)

2. Lait chaud mousseux additionné d'un trait de café. (NDT)

Il rit en silence, de lui, d'elle. Ce que les fantasmes peuvent être ridicules, et malgré tout irrésistibles. Il ne connaît rien de plus exaltant.

Il inhale profondément son parfum et perçoit un subtil changement alchimique : elle provoque chez lui une réaction à la fois euphorisante et terrifiante, une chose insaisissable qui remonte des profondeurs obscures de sa jeunesse, à l'époque où il arpentait les rues jonchées de détritrus de Manhattan dans le petit matin avec l'indifférence hautaine d'un individu étranger au train-train quotidien.

Comme il aimait se sentir différent – un loup solitaire observant le troupeau bêlant de l'humanité. Et si cette fille était la créature parfaite qu'il cherchait depuis toujours ? Mais non.

Aucun être au monde n'était capable à lui seul de combler toutes nos attentes, raison pour laquelle on continuait de chercher au-delà de l'amour, au-delà de l'amitié. Sans ce sentiment d'insatisfaction permanente qui faisait partie intégrante de la condition humaine, nous n'aurions eu d'autre option que la mort. L'insatisfaction était le moteur de la vie.

Cette fille – ce fantôme – doit être bannie, comme on écluse un triple scotch. Elle est là pour le faire oublier, pour l'aider à apaiser la souffrance qu'il porte en lui comme une maladie. Ce laps de temps, ce moment présent n'est guère plus qu'un rêve pour lui. Il continue de vivre la scène qui s'est jouée il y a trois heures déjà, mais qui ne cesse de le lacerer, ardente comme un coup de fouet.

Le bus prend un nouveau virage en brinquebalant, et, l'espace d'un instant, il aperçoit la route derrière eux, comme un ruban d'asphalte qui serpente à flanc de colline jusqu'à l'Hôtel des Césars. Il a l'impression

que son cœur se retourne dans sa poitrine comme une pierre. La dernière phrase de Mia, prononcée avec une brutalité terrifiante, résume à elle seule le lamentable fiasco de ces deux dernières semaines.

Dans un bruit de ferraille inquiétant, le bus parcourt les derniers cinq cents mètres jusqu'à la gare routière de Capri. Là, il change de bus pour se rendre à Marina Grande. Un quart d'heure plus tard, il arrive. Le car commence à déverser son flot de passagers dans une rue grouillante de personnes et de voitures, apparemment toutes pressées de se rendre au même endroit au même moment.

Ses paroles haineuses, l'expression impavide de son visage sans la moindre trace d'amertume ou de remords lui avaient donné envie de lui lancer son poing en pleine figure. Il est fou de rage quand vient son tour de descendre du bus. Il a les nerfs à vif et le cœur en miettes.

Tournant la tête d'un côté et de l'autre, il la cherche des yeux, tandis que l'ultime réplique de Mia continue de résonner dans sa tête avec une précision assassine.

« Ne t'en fais pas pour moi, je suis bien baisée. »

Cette femme qui ondoie comme une sirène continue de l'encercler comme une lune affamée.

Domage que Chloé ne soit pas là. Si elle était venue ici avec lui, cela voudrait dire qu'elle l'a pardonné. Il se prend à s'imaginer qu'il l'aperçoit dans la foule et qu'elle marche vers lui. Ce serait un comble si elle était ici, la preuve que le monde réel lui tend les bras en signe de pardon. Oui, de pardon.

Il pense à ce qu'il va lui dire quand il l'appellera ce soir. Peut-être acceptera-t-elle de lui pardonner sa trahison et de prendre un nouveau départ. Car,

contrairement à Mia, Chloé n'est pas une femme cruelle. Il se représente la scène plan par plan, comme on monte un film, la *mise en scène*¹ de la trahison, et, ce faisant, en vient à se demander ce qu'est le contraire de la trahison.

Il commence à marcher dans la foule compacte. Son pas s'allonge, son cœur s'emballe quand il décroche son téléphone portable.

Il va l'appeler tout de suite, tout lui avouer, et lui dire que tout est fini à présent, un mauvais rêve, une affaire classée. Et elle comprendra.

Soudain, en voyant l'expression affolée d'une jeune femme qui marche dans sa direction, il réalise ce qui va se passer, mais trop tard. Il n'a pas encore tout à fait absorbé l'expression de terreur dans les yeux de la fille que la camionnette le heurte de plein fouet et le tue net.

1. En français dans le texte. (NDT)